

Blitzkrieg Bop

C'était l'époque où tout le monde avait dix-sept ans. La vie s'annonçait effrayante et douce. Le village de notre enfance disparaissait peu à peu, enseveli sous la banlieue qu'il était condamné à devenir. C'était un temps débordant de musique, de nuages de cigarettes, de discussions passionnées. Un temps où l'amitié était tout, où l'on se connaissait depuis toujours. Des filles mystérieuses et braves s'approchaient de nous un sourire moqueur aux lèvres, la tendresse enfouie au cœur. On plissait les yeux derrière un écran de fumée, indifférents, pour ne pas pleurer.

La solitude n'existait pas. Être ensemble était la force qui nous menait. Les nuits d'été, on se réunissait autour de grands feux sur la plage, les soirs d'hiver au fond des auberges. On s'étripait pour des idées, un livre, un film, tel ou tel courant musical, puis le seul bonheur d'exister nous réconciliait.

J'ai oublié comment l'idée de fonder un groupe nous est venue. Nous étions cinq. Amis depuis l'enfance. Seuls deux d'entre nous étaient musiciens mais cela ne nous arrêta pas. On allait travailler pour s'offrir des instruments, aménager un local de répétitions, apprendre la musique, donner des concerts, enregistrer un disque — et séduire des tonnes de groupies. Dans cet ordre.

Après quelques mois d'efforts, nous étions capables de massacrer avec enthousiasme plusieurs titres des Ramones. Mon absence totale de dons musicaux était si éclatante que je fus proclamé chanteur à l'unanimité ; je me retrouvai ainsi à hurler dans un micro des paroles que je ne comprenais pas.

La première année tituba entre pétitions et répétitions. Plusieurs voisins tentaient de nous faire interdire l'accès au poulailler qui nous servait de local. La porte tapissée de cartons d'œufs subissait leurs coups furieux d'un côté et, de l'autre, la puissance des amplis Marshall poussés à fond. On se prenait en photo dans le cimetière, arborant des moues récalcitrantes de rockstars consommées.

Puis les journaux publièrent une image que personne ne parvenait à déchiffrer. Les flics avaient passé la nuit à sonner aux portes, réveillant tout le monde pour demander, votre fils est-il rentré ? Ils n'arrivaient pas à identifier les corps. Ils pleuraient. Même la voiture avait disparu, il n'en subsistait qu'une abstraction carbonisée le long d'un mur d'autoroute. Personne ne semblait en mesure d'indiquer qui était monté dans cette voiture, qui avait pris le volant, qui en était descendu au dernier moment pour choisir un autre véhicule. C'était un retour de concert, un samedi soir, en été.

On me demanda de rédiger un éloge funèbre pour le journal communal. Je m'y appliquai durant des jours et des nuits, tentant de contenir ma rage. Aujourd'hui, seule la dernière phrase de ce texte me reste en mémoire. Il s'achevait par ces mots : « Dormez en paix, braves gens, l'ordre règne au village. » L'article fut bien sûr refusé avec indignation.

Quelques semaines plus tard, je déménageai pour m'installer en ville. De toute façon, plus personne n'avait dix-sept ans.